

S. S. PIERRE ET PAUL (2025)

– Pierre et Paul... On les appelle les colonnes de l'Église, et pour cause ! Pourtant, deux hommes comme nous, frères et sœurs, avec leurs qualités et leurs limites. Deux hommes qui ont entendu l'appel de Dieu dans leur vie et qui ont cheminé avec lui, dans les bons comme dans les mauvais jours. Cet appel de Dieu était pour eux un visage, une personne : Jésus de Nazareth, le Seigneur. Ils l'ont rencontré ; ils ont cru en lui ; ils l'ont aimé. « Seigneur, tu sais que je t'aime », lui dit Pierre (Jn 21,15). Et Paul, de son côté : « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? » (Rm 8,35)

Deux hommes profondément différents. Pierre : un homme mûr, dont nous savons qu'il était marié, puisque l'Évangile nous parle de sa belle-mère. Un homme du peuple, pêcheur de son métier, qui connaissait la dureté du travail et de la vie. Un homme qui avait les pieds sur terre. Sa foi en Dieu était profonde ; mais il n'avait pas une grande culture religieuse et ne prétendait pas être un observateur zélé de la Loi de Moïse comme les Pharisiens. Au contraire, il se sentait indigne de suivre le Christ : « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur ! » (Lc 5,8), s'exclame-t-il lors de sa première rencontre avec Jésus.

Paul, c'était exactement le contraire : un homme passionné, une âme ardente qui se dévoue sans compter à son idéal. Et cet idéal est essentiellement religieux. Pour lui, Dieu est tout, et il le sert avec une loyauté absolue. Il ne songe pas au mariage. Assis aux pieds de Gamaliel, le grand docteur de la Loi juive, il avait été formé à une observance pointilleuse de la Parole de Dieu. « J'étais rempli du zèle de Dieu, dit-il (Ac 22,3)...Je faisais des progrès dans le judaïsme, surpassant la plupart de ceux de mon âge et de ma race, en partisan acharné des traditions de mes pères (Ga 1,14) ». A la différence de Pierre, Paul est un homme très instruit ; sa culture est à la fois juive et grecque. Pharisen, appartenant à la noble tribu de Benjamin, il est aussi citoyen romain : bref, il fait partie de l'élite d'Israël.

Donc, deux hommes très différents. Pourtant, il me semble que dans leur cheminement vers Dieu et avec Dieu, il y a un élément essentiel qui est commun à tous deux. Une même expérience fondamentale, qui se situe au tournant de leur vie et qui les a bouleversés, car elle a changé de fond en comble leur relation à Dieu. En quoi a-t-elle consisté ? Je dirai, en deux mots : l'expérience de leur propre faiblesse et de l'infinie miséricorde de Dieu.

A quel moment précis peut-on situer cette expérience dans la vie de nos deux apôtres ? Regardons d'abord Pierre. Son attachement au Christ est tout à fait sincère et généreux : « Je donnerai ma vie pour toi », s'écrie-t-il (Jn 13,37). Et ce n'est pas une blague : devant les gardes venus arrêter Jésus, il dégaine l'épée et blesse le serviteur du grand prêtre. Alors, que manque-t-il à cet homme ? Il me semble qu'il n'a pas encore compris la douceur désarmée du Christ. Jésus refuse de se défendre et de manifester sa puissance. Il faut que Pierre expérimente lui aussi sa propre fragilité pour parvenir à comprendre la miséricorde. Car il faut que le chef des Apôtres, le premier pape, soit à

l'image de son Maître ; il faut que Pierre devienne homme de miséricorde comme le Christ est miséricorde. C'est pourquoi la trahison de Pierre était nécessaire : pour le guérir de sa présomption, de sa confiance naïve en ses forces humaines, et pour l'amener à mettre désormais sa confiance dans la seule miséricorde de Dieu. Or, quel a été ce moment où Pierre a découvert la miséricorde ? Lorsque le regard du Christ s'est posé sur lui après son triple reniement. « Le Seigneur, se retournant, posa son regard sur Pierre... Alors Pierre se souvint de la parole que le Seigneur lui avait dite... et, sortant dehors, il pleura amèrement. » (Lc 22,61-62) Pierre comprend que Jésus, loin de le condamner, lui offre son amour et sa miséricorde en réponse à sa faute. Alors son cœur se liquéfie dans une tendresse inconnue, qui s'exprime par les larmes. Larmes de repentir, mais aussi de consolation, de délivrance. Larmes qui ont inspiré à Jean-Sébastien Bach une page sublime de sa *Passion selon S. Matthieu*, où la musique exprime la douleur poignante de l'apôtre pour son péché et en même temps sa joie pour le pardon reçu du Christ. Désormais, Pierre est prêt pour devenir le chef de l'Église : comme le Christ, il peut lui aussi poser sur ses frères un regard de miséricorde.

Que dire de Paul ? Il est tellement sûr de lui-même que le Christ, pour retourner son cœur, doit aller jusqu'à le renverser sur le chemin de Damas. Il doit aveugler ses yeux de chair pour que les yeux de son esprit puissent s'ouvrir. Et Paul, ébloui, aveuglé, doit accepter de se laisser conduire par la main, comme un petit enfant, pour entrer dans l'Église et recevoir le baptême (Ac 9,8). Cette expérience inoubliable fera de lui le grand docteur de la grâce, c'est-à-dire de la miséricorde de Dieu qui nous offre gratuitement son salut. Ce que Pierre a exprimé de façon si existentielle par ses larmes, Paul, l'intellectuel, l'exprime dans son admirable théologie de la grâce. Désormais, il peut devenir l'apôtre des nations : la puissance de Dieu peut se déployer librement dans sa faiblesse (1 Co 12,9). « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis », écrit-il (1 Co 15,10).

Frères et sœurs, je conclus en reprenant les mots que je disais au début de la messe : demandons aux apôtres Pierre et Paul de nous aider à découvrir, nous aussi, notre faiblesse et l'infinie miséricorde de Dieu. Amen.